

Hans-Jürgen Feulner, *Die armenische Athanasius-Anaphora. Kritische Edition, Übersetzung und liturgievergleichender Kommentar (= Anaphorae Orientales 1, Anaphorae Armeniacae 1)*, Rome (Pontificio Istituto Orientale) 2001, XX, 536 pages, ISBN 88-7210-332-0

Succédant à la publication interrompue en 1981 des *Anaphorae Syriacae*, la collection *Anaphorae Orientales*, dirigée par Robert F. Taft, s. j., et sa section arménienne par Gabriele Winkler, voit le jour avec l'ouvrage de caractère hautement exemplaire de Hans-Jürgen Feulner (HJF). L'anaphore arménienne d'Athanase, la seule qu'utilise de nos jours l'Église arménienne, est étudiée dans ce volume sous tous ses aspects, comme le laisse présager l'importante bibliographie de trente-six pages avec laquelle s'ouvre le volume.

Après une brève présentation du texte dans ses rares manuscrits connus jusque-là et l'énumération des traductions en langues européennes qui en ont été faites jusqu'à maintenant, l'auteur, à l'aide de quelques exemples et d'une importante bibliographie souligne l'intérêt, pour l'étude des liturgies anciennes, des principes formulés par A. Baumstark dans sa *Liturgie comparée*, méthode selon laquelle HJF entend progresser dans l'analyse de son texte. L'introduction de l'ouvrage se poursuit par une mise en situation de l'anaphore, tant vis-à-vis des autres anaphores arméniennes qu'elle dût supplanter avant la fin du Xe siècle, que par rapport à celles placées sous le patronage d'Athanase en d'autres rites (alexandrin, syriaque et éthiopien), et enfin face aux *Commentaires* qu'en firent, du Xe au XIVe siècle, quatre Pères de l'Église arménienne (Xosrov Anjewac'i, Nersès Lambronac'i, Movsès Erzncac'i et Yovhannès Arčiseč'i). Cette riche évocation de l'histoire de l'anaphore, parfaitement informée sur les travaux qui lui ont été consacrés jusqu'à nos jours, s'achève sur une énumération et une explication des divers termes liturgiques employés dans le rite arménien pour désigner la célébration de l'eucharistie et les livres liturgiques qui contiennent prières et rubriques. Dans cette première partie, l'auteur n'a pas abordé le problème de l'origine de son texte, si ce n'est par le biais de références bibliographiques à de nombreux travaux qui ont toujours privilégié les relations textuelles de l'anaphore avec les liturgies grecques. HJF reviendra brièvement sur cette question dans la Zusammenfassung de l'ouvrage.

La deuxième partie dresse le premier relevé complet des témoins de l'anaphore dans la tradition manuscrite arménienne (p. 93-171). L'auteur, qui a bénéficié pour sa recherche du *Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits arméniens* publié par B. Coulié en 1992 et de ses deux *Suppléments* (Le Muséon, 1995 et 2000), énumère par pays et par villes les nombreux manuscrits, plus de 600, qui contiennent le texte étudié. Il faut féliciter HJF de cette longue recherche qui lui a permis de découvrir cinq manuscrits de l'anaphore d'Athanase (trois du Maténadaran [Bibliothèque] de Erévan, et deux de Venise, à San Lazzaro) antérieurs d'un siècle aux deux plus anciens manuscrits des anaphores arméniennes connus jusque-là, le cod. arm. 17 de la Bibliothèque Municipale de Lyon (du XIVe-XVe siècle), et le cod. arm. 6 de la Bayerischen Staatsbibliothek de München (de 1427). Les nombreuses Bibliothèques de manuscrits arméniens de par le monde, et celles-là même qui ne possèdent pas de témoin de l'anaphore d'Athanase, sont mentionnées dans cet inventaire, de sorte que les pages 93-150 de l'ouvrage fourniront aussi un instrument de travail à jour qui sera apprécié des chercheurs. Pour l'établissement de son texte critique, HJF sélectionne 38 manuscrits qui s'échelonnent du XIIIe au XVe siècle (p. 151-171); leur étude l'a conduit à y distinguer cinq grandes familles de textes émanant de l'archétype perdu; mais ce n'est qu'avec beaucoup de prudence que l'auteur édifie son stemma, le présentant seulement comme »Versuch eines Stemmas« (p. 166). Pareille restriction est tout à fait justifiée, car il semble, au vu de plusieurs variantes, que l'on doive supposer l'existence d'intermédiaires inconnus entre l'archétype et les cinq groupes; cette incertitude sur la généalogie de l'anaphore montre aussi que



l'on est encore loin, à l'heure actuelle, de pouvoir prétendre écrire l'histoire de l'origine du corpus des anaphores arméniennes.

Dans la troisième partie, HJF édite et traduit le texte de l'anaphore, en prenant pour base le plus ancien manuscrit, le Erévan, Matenadaran cod. 142, de l'année 1269, dont il rectifie uniquement l'orthographe ramenée aux formes classiques anciennes, évitant ainsi de créer un texte conjectural. Les nombreuses variantes – et les plus importantes sont traduites – permettent de suivre l'évolution du texte au cours des périodes dont témoignent les divers manuscrits. L'édition et la traduction sont divisées en huit sections correspondant à la succession des moments de l'anaphore, et chacune de ces parties est subdivisée en membres de phrases numérotés qui faciliteront le commentaire des prières dans la quatrième partie. Ces différents sectionnements, en même temps qu'ils aident à la lecture du texte, permettent aussi de mieux apprécier la rigueur de la traduction dans laquelle l'ordre des termes arméniens est conservé, pour autant que la langue allemande le permet.

La dernière partie offre une très riche étude comparative des huit sections de l'anaphore. Après un bref exposé du contenu et de l'histoire de chacune d'elles dans la tradition orientale, leurs prières sont confrontées aux *Commentaires* qu'en firent les Pères arméniens mentionnés précédemment, puis à celles des anaphores grecques, syriaques, géorgiennes, coptes et éthiopiennes, lorsque ces dernières possèdent des passages analogues. Cette comparaison met en évidence, avant tout, la fréquente dépendance de ce texte, d'une part par rapport à l'anaphore arménienne de Basile dont les liens avec l'anaphore grecque alexandrine de Basile ont été démontrés par H. Engberding, et d'autre part avec les anaphores byzantines de Basile et de Jean Chrysostome. Accompagnée d'une importante bibliographie concernant ces prières eucharistiques des différents rites, la méthode comparative s'avère ici particulièrement suggestive pour mettre au jour les relations qui existent entre ces divers textes orientaux. Amène-t-elle à penser qu'il existe des relations de dépendance de l'anaphore d'Athanase par rapport à la tradition liturgique syriaque, comme l'auteur se risque timidement à le proposer, comme à regret nous semble-t-il, dans la Zusammenfassung (p. 455-456 et 457-458), prenant appui dans ces quatre pages sur les quelques exemples allégués au cours du commentaire?

Le terme *զուարթուն*, *zuart'un*, *der Wachende*, *le veilleur*, qui suggérerait un lien avec la manière syriaque de désigner les anges, ܐܪܬܐ *ārā* (Aphraate, Éphrem), figure déjà dans les versions bibliques grecque (ἐγγήγορος) et arménienne (Daniel 4, 10, 14, 24), de même que dans les targums connus en grec, et chez Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* II, 9, 2 (cfr G. W. H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1984, p. 405). Le vocable «*veilleur*» est d'ailleurs couramment usité dans la littérature arménienne ancienne (Agathange, § 381 et 267; *Sceau de la foi*, p. 149, 8-9, 13), de même que le terme «*ange*» dans les anaphores syriaques. – Les deux indices suivants d'une éventuelle influence syriaque se réfèrent à des textes bibliques (Apocalypse 4, 8 et Matthieu 26, 28) bien connus des rédacteurs d'anaphores dans lesquelles, d'ailleurs, ils sont parfois utilisés, comme HJE tient très justement à le signaler (voir page 314, 316 et 317, note 36). – Le dernier exemple, tiré de l'anamnèse de l'anaphore, – «*la descente du Christ aux enfers avec son corps et la brisure des verrous de fer qu'il effectua en ces lieux*» –, reprend un thème qui parcourt l'hymnographie pascal primitive, arménienne, géorgienne et grecque, de même que la patristique ancienne tant grecque et latine que syriaque (voir, par exemple, H. J. Schulz, *Die »Höllenfahrt« als »Anastasis«*, dans *Zeitschrift für Katholische Theologie* 81, 1959, p. 1-61; M. Aubineau, *Homélie pascale*, *Sources Chrétiennes* 107, Paris, 1972, p. 99, et R. Gounelle, *La descente du Christ aux enfers: Institutionnalisation d'une croyance*, *Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité* 162, Paris, 2000).

Par sa confrontation minutieuse entre l'anaphore d'Athanase et celles des rites orientaux, HJF a parfaitement fait apparaître les rencontres prépondérantes de ce texte, d'une part avec l'anaphore



arménienne de Basile, et d'autre part avec les anaphores byzantines de Basile et de Jean Chrysostome; les présomptions d'influences syriaques, sur lesquelles l'auteur n'insiste jamais tout au long de son volume, paraissent à ses yeux bien secondaires, semble-t-il. En excellent connaisseur de l'histoire des liturgies, comme le manifeste son ouvrage, HJF sait pertinemment que le corpus liturgique originel, du début du Ve siècle, des deux Églises du Caucase, l'arménien et le géorgien, s'avère de plus en plus, au fur et à mesure de la progression des recherches manuscrites, comme très dépendant du monde grec, et que ce n'est qu'à partir du XIIe siècle, en raison des très intenses relations en Cilicie entre communautés religieuses arméniennes et syriaques, que des traductions liturgiques et autres s'y effectuèrent du syriaque en arménien (cf. L. H. Ter-Petrossian, *Le rôle des Syriens dans la culture de la Cilicie Arménienne*, dans *Atti del II Simposio Internazionale »Armenia-Assiria« a cura di M. Nordio e B. L. Zekian*, Venezia, 1984, p. 73-81).

L'un des intérêts majeurs de la publication de Hans-Jürgen Feulner, après ceux signalés précédemment, est de montrer, grâce à la méthode comparative employée, que la prière eucharistique habituelle de l'Église arménienne, l'anaphore d'Athanase, n'est pas isolée des formulations liturgiques et théologiques des textes utilisés dans les autres Églises, et qu'elle reste dans la ligne de l'inspiration grecque qui fut à l'origine de la formation du rite arménien au début du Ve siècle. Avec cet ouvrage, la collection *Anaphorae Orientales* s'ouvre par une publication qui devrait servir de modèle à celles qui suivront. On lui souhaite longue vie, ainsi qu'à sa série arménienne pour laquelle nul n'est aussi bien préparé à l'enrichir encore que l'auteur de ce volume.

Charles Renoux

Hannes Möhring, *Der Weltkaiser der Endzeit. Entstehung, Wandel und Wirkung einer tausendjährigen Weissagung* (= Mittelalter-Forschungen 3), Stuttgart (Jan Thorbecke Verlag) 2000, 526 Seiten mit 14 Abbildungen, ISBN 3-7995-4254-X, DM 68,00

Hannes Möhring geht in seinem Werk einer Frage nach, die auch noch vor kurzem zur Jahrtausendwende oder vermeintlichen Jahrtausendwende viele Menschen bewegte: wann und wie kommt das Ende der Welt? Auffällige Jahreswechsel oder Naturkatastrophen gaben häufig Anlaß für Spekulationen über das Ende der Welt. Nicht von ungefähr hat der Autor sein Dankeswort am Ende seines Bandes auf den 11. August 1999, einen Tag totaler Sonnenfinsternis, datiert. Obwohl das Werk sehr umfangreich ist, geht der Autor allerdings nur einem der vielen Aspekte der Endzeitspekulation nach: nämlich dem des Endkaisers. In einem ersten Teil untersucht er die Entstehung der Endkaiser-Weissagung (15-104). Ihre Ursprünge sieht er in der Sibylle von Tibur und der Prophetie des Pseudo-Methodios. In einem zweiten Teil geht er der späteren Ausformung der Endkaiser-Weissagung im Mittelalter nach (105-317). In diesem Teil werden hauptsächlich westeuropäische Ausformungen dieser Legende dargestellt und in vielen Einzelheiten diskutiert. Für den Orientalisten sind neben den zu Anfang dieses Abschnittes genannten orientalischen Ausformungen der Weissagung, auf die ich später noch zu sprechen komme, die verschiedenen Endkaiser-Weissagungen, die in der Zeit der Kreuzzüge kursierten, besonders interessant. Im folgenden Teil wird die geographische und zeitliche Verbreitung der Weissagung untersucht und der Frage nachgegangen, ob eventuell islamische Vorstellungen durch die Endkaiser-Weissagung christlichen Ursprungs beeinflusst sind (319-374). Sodann präsentiert er auf wenigen Seiten die Mahdī-Vorstellungen der Muslime (375-414). In einer Schlußbetrachtung führt der Autor die unterschiedlichen Wirkungen der Endkaiser- und der Mahdī-Vorstellungen im Mittelalter in